

Article

« Santa Martha Acatitla : le théâtre de la réconciliation »

Françoise Major

Jeu : revue de théâtre, n° 160, (3) 2016, p. 72-75.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/83164ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

SANTA MARTHA ACATITLA :



Israel Rodríguez dans le microbus, en route vers le centre pénitentiaire Santa Martha Acatitla, à Mexico, pour une représentation de *Ricardo III* v. 03. © Compañía de Teatro Penitenciario

LE THÉÂTRE DE LA RÉCONCILIATION

À Mexico, une compagnie de théâtre a germé entre les barreaux du centre pénitentiaire Santa Martha Acatitla. Sept années, 3 œuvres et des milliers de spectateurs plus tard, elle est composée de 28 acteurs, dont 5 sont aujourd'hui libres. *Corren la voz* (« faites courir la voix », c'est-à-dire « passez le mot ») : il se passe quelque chose en prison.

Françoise Major

El Mago Dioz, présenté en 2016 au centre pénitentiaire Santa Martha Acatitla à Mexico. Sur la photo : Fidel Detor (Licenciado Platas, l'homme de fer-blanc), Francisco Ortiz (Mr. Bird, l'épouvantail), Oscar Lara (Leónidas, le lion), Rafael Martínez (Doroteo) et Gustavo Cortes Avelino (le chien Tofo). © Compañía de Teatro Penitenciario

Pantalons turquoise et t-shirt à carreaux, *leggings* fleuris et chemise rose : nos vêtements trop colorés étonnent, même dans ce pays qui n'a pas élu le noir comme étendard du bon goût. C'est qu'on nous a communiqué des règles strictes. Interdits les bleu, noir, blanc, beige, gris. Ils sont l'apanage des prisonniers et de leurs gardiens.

À bord d'un microbus, nous partons du Foro Shakespeare, un théâtre du chic quartier Condesa, pour nous rendre au pénitencier Santa Martha Acatitla, situé dans la zone mal famée d'Iztapalapa. Le contraste est à l'image de ce pays écartelé par ses extrêmes. En une heure, nous passons de la richesse à la pauvreté, du divertissement à la captivité. *El Mago Dioz*, l'adaptation du *Magicien d'Oz* que nous nous apprêtons à voir, nous plongera bientôt dans les entrailles autrement inaccessibles de la prison. Qu'est-ce donc qui se joue ici, au juste ?



En 2009, sous l'impulsion d'Itari Marta, une actrice connue pour ses participations à des *telenovelas* populaires, les sketches pastoraux montés par un petit groupe de prisonniers prennent de l'envergure : l'actrice, qui n'a promis de donner qu'une série de quatre ateliers, revient semaine après semaine à Santa Martha. La Compañía de Teatro Penitenciario est fondée, avec l'objectif clair de transformer le passe-temps en activité professionnelle. Les aspirants acteurs qui rechignent à se conformer aux trois répétitions hebdomadaires de quatre heures, où ils devront être ponctuels et non drogués, sont invités à quitter la troupe.

S'entame un travail discipliné alliant à la fois jeu, lecture, analyse et écriture. Les détenus accèdent à ce qui leur fait défaut : « Le théâtre nous aide à atteindre cette liberté qu'on recherche lorsqu'on est sans possibilité de sortir, même si elle n'est pas physique, explique Javier Cruz, libéré en 2012. La prison est d'abord dans la tête. » « C'est un milieu où il faut porter le masque du méchant, souligne Israel Rodríguez. "Je suis

ici pour homicide" : je n'hésitais jamais à le dire, ça m'assurait le respect des autres. Mais ce n'était pas moi. En jouant, j'ai commencé à soulever le masque. » Il découvre rapidement les propriétés réparatrices du jeu : « Non seulement le théâtre m'aidait, mais je me rendais compte qu'il aidait les autres : à croire en eux, à imaginer le futur, à ne pas tout laisser tomber. »

Alejandro Ramírez, qu'on appelle Mares, a retrouvé sa liberté en 2014 après 17 ans de réclusion. L'homme de 67 ans parle d'une véritable guérison *intra muros* : « Une catharsis s'est produite en montant *Cabaret Pánico*, basé sur des textes d'Alejandro Jodorowsky. Dans ce spectacle, on parlait de nous-mêmes pour faire sortir la saleté qu'on gardait à l'intérieur – et il y en avait beaucoup, un dépotoir complet à vider ! Ensuite, on a pu commencer à transformer nos rancœurs, notre apathie. J'ai appris en faisant du théâtre ce que je n'avais pas appris alors que j'étais libre. »

L'APRÈS

« La prison, c'est le monde normal en modèle réduit. Quand j'en suis sorti, j'étais dans un pays étranger. Sans repères. L'agressivité des gens me troublait. Tous allaient vite, personne ne faisait attention aux autres. C'était la loi du plus fort. Encore. » Israel Rodríguez est le premier acteur de la compagnie à avoir retrouvé la liberté, le 14 février 2011... à quelques jours de la première de *Ricardo III v. 0.3*, une adaptation du texte de Shakespeare. Atterré (par la bonne nouvelle !), il réussit à obtenir une permission et participe tout de même aux représentations.

Israel propose rapidement un atelier au centre de détention pour mineurs San Fernando. « En sortant de la prison, j'ai dû réaffirmer que le théâtre, c'était ce que je voulais faire. J'avais envie de partager ce qu'on m'avait donné. » Aujourd'hui, en plus des pratiques qui les ramènent régulièrement au pénitencier, Javier, Israel et Mares travaillent au centre culturel autogéré El77, où sont offerts des ateliers variés :

J'ai appris
en faisant du théâtre
ce que je n'avais
pas appris alors que
j'étais libre. »

– Alejandro Ramírez

improvisation, cabaret, sérigraphie, danse. Tous croient au pouvoir salvateur du théâtre. Aucun ne souhaite parler d'acte politique, même s'ils évoquent à tour de rôle les problèmes que vit le Mexique – corruption, impunité, pauvreté systémique menant à la criminalisation... Ils préfèrent considérer leur projet sur le plan social, là où le fruit de leurs efforts se mesure concrètement. « Avec notre atelier d'improvisation, on veut changer la "puce" des jeunes qui viennent de quartiers difficiles. C'est complexe, mais pas impossible. Rien n'est impossible, martèle Javier. Il faut cultiver l'être-ensemble. La prison, ce n'est pas une tragédie; c'est une réalité que tu construis par tes actes. La vraie tragédie, c'est un enfant qui mendie dans la rue. La vraie tragédie, c'est voir quelqu'un en train de voler et ne rien faire. »

Mago Dioz est un jeu de mots basé sur un défaut de prononciation: « de Oz » devient « Dioz », donc *Dios*, Dieu. Dans le microbus nous menant à Santa Martha, deux comédiens jouant les prédicateurs nous assènent 10 commandements déjantés: le spectacle a commencé. « Certains l'avouent d'emblée: ils achètent leur billet pour satisfaire une curiosité morbide. Nous, on souhaite faire oublier la prison, observe Javier. C'est au théâtre que les gens vont! » Or, on ne jugera pas trop vite ceux qui seraient intimidés par la fouille préalable à notre entrée, puis par la traversée du pénitencier où nous devenons l'attraction principale. Les détenus arrêtent leurs activités alors que nous circulons parmi eux, nous saluent. « N'ayez pas peur! »



Juan Luis Hernández, la méchante sorcière dans *El Mago Dioz*, 2016.
© Compañía de Teatro Penitenciario

Assis sur des blocs mobiles, déplacés manuellement durant la pièce afin de modifier la configuration de la salle, nous assistons à une adaptation carnavalesque et mexicanisée du *Magicien d'Oz*, qui délaisse le Kansas pour s'installer à «Chimalhuakansas». Y figurent notamment le narcotrafiquant El Chapo Guzman, les 43 étudiants disparus à Iguala en 2014, en plus des personnages habituels: «Doroteo» (prison pour hommes oblige), son chien Toto et leurs amis, l'épouvantail sans cerveau (ici un acteur vaniteux), l'homme de fer-blanc se cherchant un cœur (un avocat corrompu) et le lion en quête de courage (un agent de la police fédérale à la solde des Caballeros Templarios). Des Doc Martens rouges remplacent les fameux souliers magiques; un cellulaire, le balai de la méchante sorcière.

Imposante *drag queen* qui se meurt parce que Doroteo l'a aspergée d'eau, celle-ci lance un ingénu «Oh! je suis toute mouillée» en se caressant le sexe, se permet un dernier *selfie* puis s'écroule au sol. Le conte pour enfants a été laissé loin derrière.

«À quoi rêves-tu?» demande Doroteo à un spectateur. «Es-tu heureux?» crache-t-il à un autre. Le message d'épanouissement personnel du *Magicien d'Oz*, qui pourrait rebuter plus d'un détracteur de Paulo Coelho, devient digeste dans *El Mago Dioz*, plus cru, plus *trash*, et d'autant plus nécessaire. En situant la réflexion dans un monde où féminicides, exploitation et abus sont perpétrés par des individus qui ont, après tout, le choix de ne pas les commettre, l'*empowerment* prend des allures de respon-

sabilisation politique – n'en déplaise à ces messieurs. «L'idée du *Mago Dioz*, c'est de rappeler aux gens qu'ils sont maîtres de leur destinée, explique Israel. Peu importe combien de fois ils se trompent, il leur est encore possible de décider de la suite. Ce n'est pas parce qu'on fait une erreur qu'on est obligé de la répéter toute sa vie! Il faut écouter son enfant intérieur, ses rêves. Après *Cabaret Pánico* et *Ricardo III v. 0.3*, où on explorait le côté sombre de l'être, *El Mago Dioz* ose l'espoir.» Leur prochain projet? S'attaquer à *En attendant Godot*. «Je souhaite que les préjugés tombent, ajoute-t-il. Que le public voie les prisonniers comme les êtres humains qu'ils sont. Qu'une réconciliation s'opère entre le dedans et le dehors.»

Chose certaine, lorsque s'allument les lumières, il est difficile de ne pas croire en la capacité de réhabilitation des hommes qui se tiennent devant nous, debout. Certains sont très jeunes, d'autres déjà vieux. Leur jeu n'a rien à envier à celui des acteurs du dehors. Durant la séance de questions, Ismael Corona, 24 ans, révèle sans pudeur le crime pour lequel on l'a condamné. Une spectatrice fond en larmes quand vient son tour de prendre la parole. Les interprètes insistent pour nous serrer la main un par un. *Gracias, gracias por venir*. L'humanité se conjugue au nous. Puis le temps est écoulé, et nous retournons, dans nos vêtements bigarrés, vers le monde dit libre. ●



El Mago Dioz, 2016.
© Compañía de Teatro Penitenciario

Françoise Major est écrivaine, traductrice et réviseuse. Son recueil *Dans le noir jamais noir* est paru aux éditions la Mèche en 2013 et a remporté le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Depuis 2012, elle vit à Mexico.